

Ces bribes de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 10 mars 2011. (version2. 16.3.2011)

Mercredi 15 septembre 2010

Alors...

« Petit matin de septembre qui se lève à travers un brouillard léger, subtil, sans contour. "Donc" est là, dans sa chemise pâle encore froissée. Donc est là, un simple signe, un geste, à peine entrevu. »

« Il m'est arrivé de ne pas publier *L'Éthique de la psychanalyse*. En ce temps-là, c'était chez moi une forme de politesse — après vous j'vous prie, j'vous en *pire*... Avec le temps, j'ai appris que je pouvais en dire un peu plus. Et puis, je me suis aperçu que ce qui constituait mon cheminement était de l'ordre du *je n'en veux rien savoir*;

C'est sans doute, ce qui, avec le temps, fait qu'*encore* je suis là, et que vous aussi, vous êtes là. Je m'en étonne toujours... **encore**.

Ce qui, depuis quelque temps, me favorise, c'est qu'il y a aussi chez vous, dans la grande masse de ceux qui sont là, un *je n'en veux rien savoir*. Seulement, tout est là, est-ce bien le même ?

Votre *je n'en veux rien savoir* d'un certain savoir qui vous est transmis par bribes, est-ce de cela qu'il s'agit chez moi ? Je ne crois pas, et [...] »

« Ainsi soit-il. Bilan. Un trait.

Peut-on interrompre cette coulée de lave. Un coup de dé et ce que l'on sait du Hasard. Un fil sinueux dans le texte, enserrant dans ses boucles des zones exsangues ; textualité torturée.

Donc, dont la racine lointaine erre dans l'extrême de l'**II**.

Donc, c'est décidé. Mais déjà l'élan a dépassé la cote ; et cette protention, déjà est rétroactive. Boucle d'anticipation qui met en place l'opportunité : Kairos, et son doigt léger. La ligne diaphane, impalpable, à bout de souffle. L'exténuation d'une course en avant, engouffrant l'image dans son remuement incoercible. Discordance à peine sensible où va émerger un dire.

Ainsi donc, je disais qu'il en était encore là, quand arriva l'inattendu. Parfait qu'entremêle l'aoriste. Et je n'ai plus qu'à dire : rien. » (p. 7-8)

Pour les passages en vert :

Jean **Oury**, « **Donc** »,

Il, donc, Conversations avec Pierre Babin et Jean-Pierre Lebrun, UGE, 10/18, 1978, p. 8 et 7. (réédité aux éditions Matrice, 1998)

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

Pour le passage en rouge :

Jacques **Lacan**, **Encore (1972-73), Séminaire XX, Seuil, 1975, coll. Champ freudien, coll. Essais, p. 9.**

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020385770>

<http://staferla.free.fr>

Alors (emploi adverbial) : sens **temporel** (à ce moment-là, à cette époque-là); sens **logique** (en conséquence, dans ce cas)

COMMENTAIRE GRAMM. – Au sens temp., *alors* crée, par réf. à un procès déjà énoncé ou à une situation connue ou supposée telle, une actualité distincte de l'actualité du locuteur et situe donc le procès dans le passé ou dans l'avenir. Le verbe modifié par *alors* est intégré dans l'actualité ainsi définie par réf. Il en résulte un effet de simultanéité entre le procès référentiel et le procès modifié. En fait, l'espace temp. défini par réf. fournit une actualité large dans laquelle vient s'inscrire le verbe modifié. 2 procès successifs de fait sont présentés comme simultanés : *il sonna; alors il entendit le bruit des sabots*.

Ces données peuvent être transposées sur le plan log. : selon le contexte, 2 procès, reliés par *alors*, sont vus dans leurs relations log. plutôt que dans leur relation temp. de simultanéité, et la successivité de fait est interprétée comme une relation de conséquence.

<http://www.cnrtl.fr/definition/alors>

Alors...

repères

appels

Alors... (1)

1 deuils

2

3

4 histoire (Tosquelles)

5

Alors... (2)

6 parler, ne rien préparer

7

8

9 ambiance, entours

10 fonction d'accueil

11

12

Alors... (3)

13 des mots terribles

14 danger des classifications

Alors... (4)

15 parler, apprendre

16

Alors... (5)

17

18 sympathie, empathie (Scheler)

19 groupes (Bion, Szondi)

20 histoires de malades (Freud)

21 le polydimensionnel (Tosquelles)

22

23 séméiologie des groupes (Tosquelles)

24

25

Alors... (6)

26 le semblant (Lacan)

27

28 la position analytique...

29

30 parler, projet

31

deuil chaigneau
poum tosquelles reus saint alban
psychothérapie institutionnelle Daumezon Koechlin
kierkegaard religieux B
GTPSI (ou G.T.P.S.I. ou GTpsy)
connerie
ambiance entours
accueil fonction (d')accueil
polydimensionnel, multidimensionnel
ça va de soi, ça ne va pas de soi
dürfen
bonnafé
scheler bion szondi tableau de szondi schotte
einfühlung empathie sympathie verstehen
maldiney
collectif petits groupes
rümke praecox gefühl
vie quotidienne
transfert répétition
le semblant agent du discours lacan

appels : « action de faire venir ou d'attirer en un lieu ». (www.cntrl.fr/definition/)

Ici, c'est une invitation à plonger dans les *prises de notes* pour y puiser les articulations développées autour de ces termes par Jean Oury dans les séminaires de Sainte-Anne (2005-2010).

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO_prisnotot8.pdf

Les annonces

- ❑ Villejuif, 25 septembre, Collectif des 39
http://www.collectifpsychiatrie.fr/?page_id=196

- ❑ Lille, 28 septembre, journée des Croix-marine
<http://www.santementale5962.com/Agenda/221248.html>
<http://www.croixmarine.com/fasm.html>

- ❑ Dinan, 30 septembre-2 octobre, journée de la psy privée
<http://www.afpep-snpp.org/index.php?page=caracteres-n-8>

- ❑ Paris, Université Paris V, rue de l'école de médecine, 3 ou 6 octobre, soutenance de thèse de Matthieu Bellahsen.

- ❑ Paris, 7 octobre, Librairie Lipsy, rencontre avec Claude Rabant, présentation de son livre *Métamorphoses de la mélancolie*
<http://www.lipsy-lib.fr/index.php>
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+M+%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

- ❑ Marseille, 8-9, octobre, journée de l'Ampi, thème ?
<http://www.balat.fr/Journees-de-l-Ampi-a-Marseille-les.html>

- S
- ❑ Paris, 9-10 octobre, Paris, journée Euro-psy
http://www.euro-psy.org/site/Colloque_2010.html

- ❑ Canet, 13 novembre, journée avec Claude Rabant
<http://www.balat.fr/Le-13-novembre-2010-a-Canet-Une.html>

Alors... (1)

deuil

1

« Mais alors... Ça dépend comment on le dit... »

Écoutez ! (42")

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_100916alors.m4a

Quand Jean-Luc **Godard** se pose la même question dans *Vivre sa vie* (1962)

« Qu'est-ce que ça peut te faire ? »

<http://www.youtube.com/watch?v=KnGXL536YM&feature=related>



2

« Mais alors... depuis un mois... c'est, disons... vraiment le bouquet !... depuis un mois, il y a à peu près... minimum... dix personnes qui sont mortes... c'est important ! »

Alain **Cazas**

Jean-Claude **Polack**, « **Le corps, la carte et le monstre** », Chimères,
http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/05chi03.pdf
Un long entretien avec **Jean-Claude Polack** (le Collectif 125 mentionné)
<http://www.la-parole-errante.org/fichiers/Expo68/chantierpolack.pdf>

Hélène **Chaigneau**

3

« Hélène Chaigneau ne s'est pas réveillée... »

Hélène **Chaigneau**,

Soigner la folie. Une vie au service de la clinique,
éditions Campagne première, 2010

http://www.spf.asso.fr/page.php?rubrique=ed_campagne_premiere&cat_id=54

Wilebaldo **Solano**

un ami de **Tosquelles**, dirigeant historique du POUM

Le POUM : Révolution dans la guerre d'Espagne, Syllepse, 2002.

<http://bataillesocialiste.wordpress.com/2010/09/08/wilebaldo-solano-est-mort/>

<http://bataillesocialiste.wordpress.com/solano-1916/>

<http://bataillesocialiste.wordpress.com/etudes/2003-06-le-livre-de-wilebaldo-solano/>

http://www.syllepse.net/Ing_FR_srub_76_iprod_155_idc_644-Le-POUM-Revolution-dans-la-guerre-d-Espagne.html

histoire

4

« Il faudrait revenir, ce que je dis souvent, pour y comprendre quelque chose à toute cette histoire de ce qu'on appelle bizarrement “psychothérapie institutionnelle”... c'est quand même Daumezon et Koechlin qui ont trouvé ça, mais... pas très satisfaisant... Ça compte beaucoup toute l'histoire qui s'est passée avant... quand Tosquelles est arrivé... en passant la frontière... »

François **Tosquelles**, « **Biographie d'un psychiste** »,
in Éducation et psychothérapie institutionnelle,
Hiatus éditions, 1984, p. 213-217.

http://www.alsatica.eu/fr/alsatica/uha/Education-et-psychotherapie-institutionnelle-Francois-Tosquelles_000787760.html

François Tosquelles naquit à Reus (Catalogne) le 22 août 1912, d'une famille de la petite bourgeoisie marchande à prétentions culturelles. Ayant fréquenté, dès son enfance, par le réseau d'alliances familiales, une institution psychiatrique locale inscrite dans le contexte culturel et politique de la “Renaissance catalane”, très tôt il s'engagea dans le paysage psychiatrique et dans le combat politique. Devenu médecin de cette institution psychiatrique, il fut l'un des élèves du professeur Emile Mira i Lopez, dont la tâche “informative” fleurit sur le terrain parcouru avant lui par les anciens psychiatres du mouvement “philantropique” du siècle dernier. Ceux-là même qui ont été à la source de l'institut Pere Mata, dont Mira finit par être “adjoint conseil” à la direction, avant même qu'avec l'organisation de l'université autonome de Barcelone, il n'occupe la chaire en psychiatrie. Mira, donc, maître et ami — comme l'a rappelé Tosquelles à plusieurs reprises — devint le lieu-porte-parole de la continuité, ainsi que le tournant significatif, pour ne pas dire la coupure, dans la psychiatrie vécue comme psychiatrie concrète, où le jeune Tosquelles s'engagea : psychiatrie infantile, psychiatrie du travail pour les gens normaux, psychologie juridique, et pédagogie, constituent pour ainsi dire les divers centres d'intérêt que Mira développa dans ses approches de la folie classique et de la psychothérapie, où s'ouvrait le champ théorique de la psychanalyse d'un chacun.

Tosquelles a été dans sa jeunesse un lecteur attentif de Marx, voire un militant, ayant de ce fait une certaine pratique des groupes d'avant-garde. Quoi qu'il en soit, la guerre d'Espagne arrêta l'essor de la psychiatrie civile-civilisée de la Catalogne. Ce fut pour lui l'occasion d'engager une intense activité psychiatrique au front d'Aragon, qui ne trouva cependant paradoxalement l'occasion de son épanouissement majeur qu'après les journées sanglantes de mai, dont Tosquelles survécut par miracle, et aux fronts du sud d'Espagne, où il fut le chef des services psychiatriques de l'Armée de la République, depuis le début de 1938 jusqu'au 1er avril 1939. C'est là que des services “mobiles” de secteur, ainsi que la communauté thérapeutique d'Almovar del Campo, s'articulaient avec ce qu'on peut appeler l'hygiène mentale aux Armées, voire avec des tâches de sélection professionnelle de diverses armes, sans pour autant cesser le cas échéant de “rendre service” à la population civile, en cas d'urgence, ou d'impasses, psychiatriques.

Lorsqu'il peut échapper au piège franquiste, il gagna la France (le 1er septembre 1939). Il était convaincu que l'expérience psychiatrique qui était déjà la sienne pourrait être utile à la lutte antifasciste dans laquelle la guerre de 1939 s'inscrivait.

Cela n'intéressa guère l'Armée française. Mais par contre ce fut pour lui l'occasion d'instaurer un service psychiatrique "à bord" du camp de concentration de Sept Fonds : "on peut faire une psychiatrie valable n'importe où à condition de savoir à peu près en quoi cela consiste".

Le 6 janvier 1949, il fut invité, trouva accueil et champ opératoire à Saint-Alban, en Lozère.

François Tosquelles,
« De l'histoire et des histoires dans les pratiques psychiatriques »,
in **Michel Minard** (ed), *Histoire et histoires en psychiatrie*,
Érès, 1992, p. 47-65.

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=280>

http://unafam47.pagesperso-orange.fr/index_archivos/Page2931.htm

Je dois à mon âge avancé, mais surtout au long chemin que j'ai parcouru à la rencontre des pratiques psychiatriques, la sorte de confiance qui m'autorise ici à démêler tant soit peu les trois sortes de logiques dites historiques qui jouent un rôle différent dans l'enchevêtrement de nos pratiques professionnelles. C'est-à-dire, tout d'abord les *histoires des événements* tourbillonnants et discontinus que les soi-disant malades nous racontent, émiètés, parfois spontanément, souvent à notre demande. Puis *l'histoire clinique* que les soignants professionnels, ou conjointement des membres de l'équipe soignante, ré-élaborent et rédigent. Il s'y agit encore une troisième sorte de parcours historique à prendre en compte. Celui qui concerne les *mouvements du milieu social* changeant qui nous enveloppe, notamment lorsque des événements soudains et très bouleversants surgissent en contrepartie du ronron des habitudes des uns et des autres.

On sait qu'il y a parfois de véritables crises spectaculaires et intempestives de l'histoire qui nous frappent alors de plein fouet. Elles nous surprennent et, en fait, infléchissent nos périples. Ces tempêtes jouent un rôle parfois très fécond qui modifie notre vie quotidienne. Et je dois dire ici que ces tempêtes historiques modifient même nos systèmes de soins en place. Tout au moins ces grands chambardements nous révèlent à tous la préexistence souvent sournoise et toujours *dialectique* de l'histoire. Le calme plat de toutes nos navigations vitales ne s'éternise jamais nulle part.

On ne peut pas confondre — comme on le fait souvent — les processus dialectique de l'Histoire (dont les paramètres ont été consignés d'abord par Héraclite, puis ponctués par Hegel, voire surtout par Engels plutôt que Marx) avec les enchaînements verbaux des discours que les hommes entretiennent entre eux. »

François Tosquelles, « Récital de la chasse aux mots par un catalan psychiste devenu pipisiatre français du cadre »,

François Tosquelles, « Constellation du verbe »
Nord/Sud, 2001/2, n° 15.

<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2001-2-page-97.htm>

<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2001-2-page-37.htm>

« **François Tosquelles et la guerre d'Espagne** », entretien conduit par

Françoise Picard, *VST*, 2002/3, n° 75.

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2002-3-page-49.htm>

Manuel Periañez,

« L'origine des idées de **Francesc Tosquelles** » (1997)

<http://mpzga.free.fr/tosqweb.html>

5

« Et puis moi, j'avais encore un autre deuil épouvantable. Alors ça faisait beaucoup pour le mois de septembre. C'est ce qu'on appelle la "formation", ça. Ça vaut une formation. Quand ça se répète cinquante fois dans l'existence... c'est mieux qu'un diplôme. »

Hélène Chaigneau

L'hommage de Jean Oury à Hélène Chaigneau

<http://www.balat.fr/Helene-Chaigneau-1919-2010.html>

« Le silence. La complexité ; des signes d'approbation ou de non-accord, sans dysharmonie. C'est resté intact depuis mars 1955 : notre rencontre à Poitiers, au stage des CEMEA, avec Germaine Le Guillant, Georges Daumezon... La neige ; un bistrot, face à face : l'idée de regrouper un certain nombre de psychiatres qui puissent être dans le coup. Des "zigomards", disait-elle, mais du "religieux_B". Notre première rencontre, définitive, sur fond de "religieux B" ! Kierkegaard à peine convoqué, présent dans le silence.

En 1958, un essai de créer une "Amicale des infirmiers". Ça n'a pas collé, vu le contexte. Puis le GTPSI en 1960. Peut-être un peu trop mélangé ; hypersensible quand elle sentait que l'hétérogène virait à l'hétéroclite.

Beaucoup d'affinités ? Souvenir lumineux du dialogue devant toute la salle, à Laragne, avec la complicité de Dimitri Karavokiros, il y a quelques années.

En mars dernier, à Gap, avec Dimitri, nous lui avons téléphoné. Je lui ai dit "Bon anniversaire", pensant à notre rencontre de mars 1955. Le rire, la joie, de quelques minutes...

Pour moi : trois rencontres absolues... qui plient l'existence de façon définitive : François Tosquelles et Jacques Lacan en 1947, et Hélène Chaigneau en 1955... Trois variétés de silence, d'"intérieurité subjective", comme on le dit quelque part. L'émotion vient assourdir ces évocations à peine dicibles. Les images deviennent transparentes et nous restons là, sur un bout de terre, esseulés, en-deçà de toute tristesse, sans bornes, sans horizon. Ça ne cessera jamais sinon par quelques clins d'oeil d'un visage déjà lointain. »

Hélène **Chaigneau**, « **Regard sur les mots dans la vie** », **Empan**, n° 42, juin 2001, « **Pratiques artistiques en milieu soignant** », republié dans **Paroles**,

édité dans la collection **La boîte à outils** de la revue **Institutions**

<http://www.revue-institutions.com/hors-serie.html>

Jean Oury et Elisabeth Naneix lisent ce texte.

Écoutez !

(extraits : 3'02)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_100916chaigneau2.m4a



Alors... (2)

parler, ne rien préparer

6

« Pourquoi est arrivé le mot *alors*. Faudra réfléchir un peu... J'ai vaguement cherché dans des livres de grammaire ou de syntaxe... y a pas grand chose... je crois qu'il faut inventer... **Alors !**... Alors... chacun peut trouver quelque chose... »

François **Tosquelles**, **De la personne au groupe**, Erès, 1995, 2003.

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1240>

« ... (que) le travail forcé peut être productif, mais qu'il n'est jamais créatif : nos tâches professionnelles exigent de nous une personnalisation très active où, devant l'inconnu de l'autre, il faut l'inventer au plus près de ce qu'il est. Nos jeux et nos enjeux, qui dévoilent la vie des autres, comportent l'actualisation de nos intuitions, de notre imagination et de nos concepts. C'est ainsi que s'ensuit notre souci, voire notre responsabilité ».

7

« À l'arrière-plan : est-ce qu'on va continuer comme ça... à dire des trucs ?... [...] ... non pas avoir un souci, disons, pragmatique, en disant : À quoi ça sert ? On sait jamais à quoi ça sert ... des fois ça sert à rien du tout, mais... et par hasard ça sert, mais dix ans plus tard ! »

Les séminaires de Jean **Oury**

<http://www.champsocial.com/auteurs/auteur.jsp?id=21>

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=livAut&auteur_id=2002

<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20jean/agendasainteanne.htm>

Jean **Oury**, **Les séminaires de La Borde (1996-1997)**, Champ social éditions, 1998, p. 97.

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=470>

« Pour parler comme ça, il faut préparer quelque chose ? Je prépare 24h sur 24, je prépare tout le temps quelque chose. C'est un complexe scolaire de croire qu'on va préparer comme si c'était un examen. Mais cette non-préparation fait qu'on va justement traverser... »

« ne rien préparer »
Cf. les séances de février, avril, juin 2010

Écoutez ! (1'48")

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_100916brasdroit.m4a

8

« ... ce que je dis souvent : moi, je me donne épistémologiquement une règle pour pouvoir parler : je me donne personnellement le droit à la connerie !... Mais franchement !... si c'est con, bah, dites-le ! Ça ne va pas me vexer, au contraire ça peut donner des arguments ! Mais personne ne l'a fait encore, hein ! ... Moi, j'attends. !... qu'on me dise : Arrête tes conneries ! ... alors je continue! Après on a l'impression ... j'ai l'impression d'être intelligent, à force !... mais ... on ne le sait pas d'avance ! [...]... »

Dans ma boîte à outils personnelle :

« Parlez et vous ne serez plus ignorant, dit aussi le poète. Atteignez d'abord et vous approcherez ensuite »

« J'ai toujours eu l'attention de ne jamais enseigner que ce que je ne savais pas... J'avais transmis ces choses comme elles étaient alors dans ma passion, nouvelles, animées, brûlantes (et charmantes pour moi), sous le premier attrait de l'amour. »

Henri Michaux, *Épreuves, exorcismes* (1940-1944),
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010006174

cité par Gaston Bachelard, *Le rationalisme appliqué*, chap. II,

« Le rationalisme enseignant et le rationalisme enseigné »,

Puf, 1949, 1998, p. 12

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Le_rationalisme_appliqu%C3%A9

Jules Michelet, cité par

Roland Barthes, *Le bruissement de la langue. Essais critique IV*,

« Au séminaire » (L'Arc, 1972),

Seuil, 1984, p. 402.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020189040>

ambiance, entours

9

« Parle un peu ! Dis n'importe quoi, mais parle ! C'est quand même énorme !... il y a une espèce d'inhibition qui vient de très loin.

Alors,

si on veut être cohérent quand même : si on fait un groupe dans un hôpital, une clinique ou je ne sais pas quel groupe « psycho-truc » ... si on n'a que des gens inhibés là-dedans... mais ça vire très vite à l'insupportable ! Et ce sont les plus obsessionnels qui vont se mettre à parler, qui vont emmerder les autres avec des citations de toutes sortes... [...]

Autrement dit :

on touche là à quelque chose qui me semble très très important... ce que j'ai appelé... l'ambiance. [...]

Après j'en ai eu marre du mot ambiance et j'ai repris un terme comme dans le Roman de la rose... les *entours*, et puis après, je suis revenu à l'ambiance... »

Jean Oury, « Analyse de l'entourage immédiat du malade dans le cadre de la thérapeutique institutionnelle » (1957), intervention à une table-ronde sur la psychothérapie institutionnelle lors du 2e congrès international de psychiatrie (Zurich, septembre 1957) in *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*,

Champ social, 2001, p. 39-40.

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=583>

« L'intérêt pratique de ces esquisses est de frayer un chemin d'approche vers un maniement thérapeutique du milieu. Il suffit d'agir sur tel ou tel système pour modifier toute la structure "microsociologique" du milieu ; ce qui, approximativement, peut s'exprimer en disant qu'il est possible d'arriver à avoir une certaine maîtrise de l' "ambiance".

Prenons l'exemple d'un paranoïaque, président du Club ; pour un temps, ses manifestations se trouvent canalisées dans l'institution. Puis se forme une constellation très spécifique : la "constellation paranoïaque". Y gravitent d'autres paranoïaques, des psychopathes un peu pervers, des anancastiques, etc... Cette constellation tend rapidement à se figer et à bloquer tout le système des échanges

qui faisait que le milieu était désaliénant. Si bien que pour traiter, par exemple, la névrose obsessionnelle qui se trouve saisie dans cette trame pathologique, il est nécessaire d'attaquer cette constellation. Ceci peut se faire d'une façon assez adoucie par la médiation institutionnelle : par exemple, lors d'une Assemblée générale, on ménage l'élection d'un nouveau président. La déstructuration de cette constellation pathologique entraîne l'émergence d'une quantité d'énergie qu'il faut saisir dès qu'elle se présente : reviviscence des conflits du paranoïaque par mise à nu de sa "personne", aggravation passagère de certains symptômes obsessionnels, risque de fugues, etc. Une psychothérapie individuelle ou de groupe est alors souvent nécessaire pour resituer le problème actuel dans l'histoire de chaque individu. Chacun se trouve remis en circuit dans le réseau des échanges et chaque "statut social" se trouve approfondi (à noter que dans chaque constellation, des membres du personnel soignant se trouvent souvent inclus). Ceci nous montre — entre autres — que la psychothérapie individuelle ne peut se faire que dans un milieu contrôlé et qu'il y a interférence quelquefois très pathogène entre l'action à intention psychothérapique et le réseau d'ensemble du système institutionnel. »

Jean Oury, in « **Forclusion institutionnelle** » (1994),
in **Jean Oury**, **Danielle Roulot**,
Dialogues à La Borde. Psychopathologie et structure institutionnelle,
Hermann, 2008, p. 168.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

« Quand il y a un nombre suffisant de gens qui sont en prise avec un "discours analytique", c'est-à-dire en prise avec la problématique de leur désir, ça change la structure de l'ensemble de la collectivité, et à ce moment-là, il y a l'ébauche d'un *Collectif*. Ces gens-là sont bien plus sensibles à des choses cachées ou méconnues par l'ensemble de la machinerie collective. Il faut donc une sorte de prédominance, un peu comme quand je parle des *ça-va-de-soi* et des *ça-ne-va-pas-de-soi*. Les *ça-ne-va-pas-de-soi* sont du côté du discours analytique, tandis que les *ça-va-de-soi* sont dans un système de défense organisé. »

Tout ça simplement pour dire que quand il y a un suffisamment grand nombre de sujets qui sont dans une problématique analytique, ça modifie l'ambiance. C'est aussi bête que ça ! Il en faut un nombre suffisant. Mais il faut le dire autrement, parce que sinon ça pourrait "prêter à confusion". »

la fonction d'accueil

10

« La première démarche c'est de distinguer l'admission et l'accueil...
[...] la fonction d'accueil... »

Jean Oury, « **La désaliénation en clinique psychiatrique** » (1955),
paru dans **Présences**, n°54, 1956,
« **Le malade mental, qu'en avons-nous fait ?** »¹
in **Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle**,
Champ social, 2001, p. 28, 33.

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=583>

« *L'accueil*, acte primordial qui engage les relations, doit être étudié et particulièrement structuré dans une perspective désaliénante. L'impulsion est donnée par le médecin ; personnage qui donne le secret de l'entrée. Impulsion suivie d'un processus de rebondissement dont la variété et la souplesse mesurent la technicité thérapeutique du personnel. Le dévoilement de chaque personnage se faisant de manière équilibrée. L'accueil se prolonge ainsi pendant tout le séjour, avec des rechutes, des fuites possibles et des réengagements. » (p. 28)

¹L'article est accompagné de cette note :

« Cet article va paraître peut-être difficile à beaucoup de lecteurs. Nous avons envisagé d'en faciliter la lecture par quelques notes explicatives. Tout compte fait, nous risquerions, par des explications succinctes et nécessairement sommaires, déformer la pensée plutôt que l'éclairer. Aussi bien la relative difficulté de cet article nous paraît venir beaucoup plus de la richesse de la pensée que du mode d'expression. Nous sommes convaincus que tous ceux des lecteurs qui auront à cœur de comprendre — en recommençant au besoin leur lecture — en seront amplement récompensés. Car cet article nous achemine vers la découverte d'un sens de la réalité sociale et de la communion des personnes qui déborde singulièrement le contexte de la maladie mentale. »

À défaut d'explication, il nous a paru éclairant, en tout cas, d'illustrer l'article du Dr Oury par les réalisations concrètes de la clinique de La Borde dont il est le directeur. Nous lui avons donc demandé d'ajouter à son article de synthèse quelques pages rédigées jadis par lui-même à une autre intention (ndlr) »
L'exemple de Mlle R., est extrait de la seconde partie publiée initialement dans VST, n° 7.

11

« Même à La Borde, il faut mener la guerre permanente ! parce qu'il y a une telle habitude, on peut dire... sociale... Il y a un type qui arrive... si on ne fait pas gaffe... il est "admis" ... c'est-à-dire... bon... Sécurité, t'as du fric, la famille, tu viens,... Bon, etc... Mais la **fonction** d'accueil ?... »

Jean Oury, in « **Lacan et la psychothérapie institutionnelle** » (1984),
in Jean Oury, Danielle Roulot,
Dialogues à La Borde. Psychopathologie et structure institutionnelle,
Hermann, 2008, p. 99.

« L'accueil est une fonction, ce n'est pas l'accueil à l'entrée, mais avant et après. Accueil de quoi ? C'est à ce niveau qu'on voit que la théorisation est quelque chose d'extrêmement concret, que ce n'est pas une abstraction : la théorisation du sujet, en particulier. L'*initium* de la démarche de Lacan, c'est de distinguer le sujet de l'inconscient d'avec le moi. On trouve ça dès 1936, à propos du stade du miroir, au congrès de Marienbad : toute son élaboration tourne d'ailleurs autour de cette première distinction. Si l'on oublie ça, on tombe dans des systèmes tout à fait clinicoïdes, groupoïdes, ou "socio-ïdes", parce qu'on confond *accueil* du sujet de l'inconscient et "moification". Il faut toujours se méfier des grands mots : singularité, sujet, etc. Ils sont souvent retraduit dans le langage trivial, banal, de tout le monde. Quand on dit : *il faut respecter l'autre en tant que sujet*, ça peut faire bonne allure, bon ton : "Nous ne sommes pas des tortionnaires, nous ne sommes pas des agents de l'univers concentrationnaire, on respecte l'autre en tant que sujet". Et une fois qu'on a dit ça, on continue d'agir n'importe comment. »

Jean Oury, Danielle Roulot, in « **Polyphonies II** » (2007),
in Jean Oury, Danielle Roulot,
Dialogues à La Borde. Psychopathologie et structure institutionnelle,
Hermann, 2008, p. 228.

« J.O. : [...] J'ai souvent présenté la fonction d'accueil, à Reus, par exemple, en racontant cette petite histoire : un type arrive en taxi, il entre, il veut casser une chaise, je lui dis : "Foutez-le camp !", ça c'est de l'accueil. Deux jours après, il m'a téléphoné, me disant : "je viens". Je lui ai demandé pourquoi : "La façon dont on m'a accueilli". C'est fort ! Ça c'est de l'accueil ? Ce n'est pas de l'accueil nian-nian, de curé vicieux ou de psychanalyste neutre... tu t'endors ?

D.R. : Non, je pense.

J.O. : Essaie de penser tout haut un petit peu. »

Écoutez ! (1'36")

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_100916accueil.m4a

12

« Dans l'article ... [...] J'avais donné des exemples extraordinaires de la fonction d'accueil... un comité d'accueil fait par les malades eux-mêmes... parce que c'est quand même les ... ceux qui sont vraiment spécialisés dans la vie quotidienne, c'est les gens qui sont là, hospitalisés... ils savent de quoi ils parlent... »

Jean Oury, « **La désaliénation en clinique psychiatrique** » (1955),
paru dans **Présences**, n°54, 1956,
« **Le malade mental, qu'en avons-nous fait ?** »
in **Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle**,
Champ social éditions, 2001, p. 33.

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=583>

« Par exemple, Mlle R., vingt-sept ans, schizophrène persécutée qui sortait d'un établissement où son comportement avait amené des mesures de contrainte : cellule, attachée cinq jours... Elle arrive, accompagnée de sa mère et de membres de sa famille compréhensifs. Discussion longue avec les médecins, puis promenade dans l'établissement avec une infirmière et quelques malades du Comité d'accueil. Elle ne veut pas quitter son oncle dans cette promenade, parce qu'elle a peur qu'on l'arrête sur le champ. Très grosse réticence. Elle ne veut absolument pas rester. Discussion. Elle promet au médecin de revenir quelques jours plus tard. On la laisse partir. Elle revient une dizaine de jours après avec sa mère. Même attitude. Le président du club entreprend la mère pour lui expliquer la situation ; discussion de la malade avec les autres malades. Elle se laisse fléchir par moments, mais revient vite à sa position délirante et se réfugie près de sa mère. Rien à faire. Elle repart, mais demande qu'on garde ses valises et promet de revenir le lendemain avec le médecin (après pas mal de difficultés, surtout verbales, elle se croît toujours traquée par la police). Aussitôt arrivé, le Comité d'accueil fonctionne à plein, sans qu'on lui demande. La malade est devenue un cas qu'ils ont tous à cœur de résoudre. Elle ne peut pas réaliser qu'elle est libre, qu'elle peut se promener, etc.

... Elle reste. Mais le lendemain, vers 17 heures, elle s'en va droit devant elle, traverse à la nage la rivière en crue, aboutit près d'un village voisin, dans une ferme. On nous prévient à 20 heures. On va la chercher. La fermière l'a très bien accueillie. La malade revient donc à la Clinique. Elle craint le pire (cellule, camisole...). Accueil très discret. Elle va à la veillée. Les "Marionnettes-cancan" y

parlent d'une façon humoristique de l'incident de la baignade. Elle participe aux jeux. Elle danse. Tout le monde est conscient de ce qui s'est passé. L'accueil semble complet. Ce ne sont maintenant que des questions de détails. Elle accepte les thérapeutiques médicales. » (p. 33)

Cf. la séance de mai 2010

pour un autre extrait de l'article sur le comité d'accueil

Alors... (3)

des mots terribles

13

« Mais enfin quand même... d'être... de démystifier un peu toute cette affaire !... Je crois que la thèse de Mathieu... il faut que je la lise parce que je suis dans le jury, il parle, il me semble, il met en question le terme : "santé mentale"... Terrible, ça : la "santé mentale"... l'"hygiène mental"... le "handicap mental"... »

Mathieu Bellahsen, « **Psychiatrie : du futur au passé** », **Chimères**, n°72, « **clinique et politique** »

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/?q=taxonomy/term/247
http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/?q=taxonomy_menu/3/382

Publications chez Érés

http://www.editions-eres.com/resultats_auteurs.php?idAuteur=12901

Site d'Utopsy

<http://utopsy.over-blog.fr/>

« Depuis plusieurs mois la psychiatrie est au carrefour des nombreuses actualités, politique, médiatique et professionnelle. Si la crise la traversant ne date pas d'hier, les derniers temps ont vu s'accroître et se concentrer sa recombinaison par une série successive de rapports et de lois. [...] »

Remarquons que l'émergence de ce discours "pragmatique", accepté et cautionné par beaucoup de professionnels, s'est fait via les mots d'ordre progressistes et subversifs de naguère qui se sont vus progressivement pervertis, "au nom du bien" par la rationalité dominante. Ainsi aux discours antipsychiatriques prônant la fin de l'asile ont répondu les diminutions massives du nombre de lits, ce dont la plupart

se sont félicités, sans s'apercevoir que les moyens déployés pour assurer la continuité des soins et la création de structures ambulatoires ne suivaient pas. De même, la déqualification des professionnels a pu se faire grâce à l'idée qu'en psychiatrie (et notamment institutionnelle) ce n'est pas le statut qui compte mais bien la personne... Des aides soignants suffiraient donc à assurer le travail des infirmiers psychiatriques. Les exemples sont nombreux et connus, tout comme le mot "usager", employé initialement par les tenants de la psychiatrie désaliéniste (Lucien Bonnafé) et recouvrant une autre réalité que l'emploi actuel du mot. C'est le même sort qui s'est produit pour le terme "santé mentale" dont le sens n'a plus guère à voir avec celui des initiateurs du secteur dans les années 1960, le prenant même à contre sens. »

François Tosquelles, *Le vécu de la fin du monde dans la folie*, chapitre II

« **Quelques précisions sur la notion du vécu et de l'expérience vécue** » (1948),

éditions de l'Arefppi, 1986, p. 49.

« À un certain niveau de l'évolution historique du concept de maladie on définit celle-ci par le symptôme. C'est encore la conception de beaucoup de malades. La pensée médicale elle-même s'en détache parfois avec difficulté, surtout lorsqu'elle "régresse" devant des obstacles nés de l'insuffisance de ses connaissances.

C'est sans doute le cas des psychoses et des névroses. "Les maladies mentales" se révèlent d'emblée en tant que bouleversements de la conduite, de la pensée, de l'"état d'âme" ou du psychisme. Le symptôme, le signe d'alarme, ce qui "annonce" la maladie, est pris souvent pour la maladie elle-même.

Le nom même de "maladie mentale" nous révèle la difficulté qu'on éprouve dans certains cas pour élaborer le schéma abstrait, mais nécessaire de "maladie".

Notez que lorsqu'on a une fracture ou une typhoïde, personne ne dit spontanément : maladie physique. S'il n'y avait pas des névrosés, des psychotiques et des psychiatres, on ne parlerait que de maladies, sans besoin d'explicitier davantage.

L'emploi même du terme de "maladie mentale" révèle que le médecin a été incapable de se détacher du symptôme d'alarme tel qu'il a été révélé au contact spontané et primaire avec son malade. »

danger des classifications

14

« Vous pourriez aussi faire la liste historique des handicapés mentaux ! ... On pourrait commencer... Jules César, c'est un épileptique ! ... Bien connu !... Elle le savait bien la *môme Machin*, comment elle s'appelait... en Égypte... [...] Alors, tout ça pour dire qu'il faut faire attention aux catégories de classification... »

Antonin Artaud, *Le pèse-nerfs* (1925),

Œuvres complètes, tome I, Gallimard, 1956, p. 92.

http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010001243

« Le difficile est de bien trouver sa place et de retrouver la communication avec soi. Le tout est dans une certaine floculation des choses, dans le rassemblement de toute cette pierrerie mentale autour d'un point qui est justement à trouver.

Et voilà, moi, ce que je pense de la pensée :

CERTAINEMENT L'INSPIRATION EXISTE,

Et il y a un point phosphoreux où toute la réalité se retrouve, mais changée, métamorphosée, — et par quoi ?? — un point de magique utilisation des choses. Et je crois aux aérolithes mentaux, à des cosmogonies individuelles. »

Maurice Blanchot, « La cruelle raison poétique (rapace besoin d'envol)

in *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969.

http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010001764

« L'expérience de la pensée poétique comme manque et comme douleur est bouleversante. Elle engage celui qui l'éprouve dans la violence d'un combat. De ce combat, Artaud a été mystérieusement le lieu. Combat contre la pensée comme manque et l'impossibilité de supporter ce manque, — entre la pensée comme néant et la plénitude de jaillissement qui se dérobe en elle, — entre la pensée comme séparation et la vie inséparable de la pensée. » (p. 434)

« Quand il parle de la vie, c'est du feu qu'il parle ; quand il nomme le vide, c'est la brûlure du vide, l'ardeur de l'espace à vif, l'incandescence du désert. Le Mal est ce qui brûle, force, excorie. Si, dans l'intimité de sa pensée et dans la violence de sa parole, il a toujours senti l'attaque de quelque chose de méchant, il a reconnu en ce Mal, non pas le péché, mais la cruauté et l'essence même de l'esprit que "*le cœur vrai du poète souffrant*" est voué à abriter. Il est vrai que sa pensée a été douleur, et sa douleur, l'infini de la pensée. Mais cette violence qu'il supporte avec un étrange tourment innocent, de même que la révolte que sa parole affirme, loin de représenter un mouvement particulier et personnel, indique l'insurrection

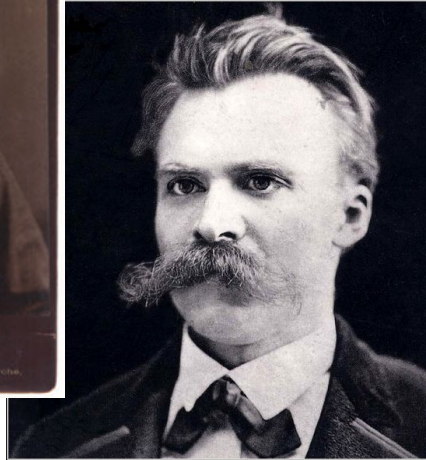
venant de la profondeur de l'être : comme si l'être n'était pas seulement l'être, mais déjà dans son fond "*le spasme de l'être*" et de "*rapace besoin d'envol*" par lequel furent soulevées sans relâche la vie et la poésie d'Antonin Artaud. » (p. 438)

François Tosquelles, *Le vécu de la fin du monde dans la folie* (1948), éditions de l'AREFPPI, 1986.

<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/TOSQUELLES%20francois/Textes/texte5.htm>

« L'hypothèse psychiatrique envisagera AURELIA comme un récit de malade convalescent. Elle essaiera de justifier la *véracité clinique* d'AURELIA. La véracité absolue des récits de malades n'est pas une condition indispensable pour leur utilisation clinique. Lorsque les malades eux-mêmes, soit spontanément, soit sur la demande du médecin, nous donnent des aperçus de leur vécu plus ou moins pathologique, ils ne peuvent jamais nous donner directement leur vécu net. Outre la possible volonté de dissimulation, les réticences et les oublis (qui sont de vrais mécanismes de défense biologique), le malade peut se heurter à une insuffisance de son langage. Il y a de l'indicible, de l'"ineffable". Certains phénomènes éprouvés sont qualitativement différents des expériences normales et le langage socialisé ne peut pas les traduire. Le malade s'exprime soit à l'aide de mots nouveaux, soit à l'aide de procédés plus ou moins métaphoriques. D'autre part, ce qu'il peut exprimer sera toujours un mélange de son vécu et de ses réflexions sur son vécu. Bref, tout récit de malade subit une élaboration secondaire traduisant son attitude en face de ce qu'il a ressenti. Le psychiatre doit pénétrer ce labyrinthe qui sépare le vécu réel des expressions verbales qui l'étouffent. Son premier réflexe sera de mettre entre parenthèses l'attitude du malade. »

Jean OURY Alors... /septembre 2010 (1)



V. van Gogh_F. Nietzsche_A. Artaud_G. de Nerval_F. Hölderlin_G. Cesare

15

« On voudrait nous faire croire que c'est une catégorie particulière ?! »

Alors... (4)

parler, apprendre

15

« Et alors... Qu'est-ce que tu en fais de tout ça ? [...] ... par exemple, tout ce qui a été dit dans les séminaires... »

Jean Oury, *Les séminaires de La Borde, (1996-1997), « Avant-propos », Champ social éditions, 1998, p. 5.*
<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=470>

« Depuis février 1971. Une date peut-être décisive. À voir. Il s'agit d'un exercice hebdomadaire d'improvisation. Arriver là, sans notes, à de rares exceptions. [...] Il y a une sorte de jeu. De repartir à chaque fois d'un point zéro, sans "idée" préétablie. Essayez de parler comme ça, sans "préparation" comme on dit. Si l'on touche le point d'émergence il suffit alors de faire confiance et d' "oser se permettre" (Dürfen) avec une règle implicite qui permet la dérive, l'erreur, le superflu. »

Jean Oury, *Le Collectif. Le séminaire de Sainte-Anne, « Avant-propos », Champ social éditions, 2005, p. 9.*
<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« Mais ce discours oral s'adresse directement à mes "semblables" : oreilles qui me font réflexion sur moi-même, supports d'un grand Autre mythique dans lequel, par moments, je me précipite avec grandiloquence — plus ou moins feinte. Parce qu'en fait, je reste dans le retrait, dans les points d'intersections d'une polyphonie "intérieure". Il y a donc le risque constant de la dégradation du "semblant", en faux-semblant. D'où le recours permanent à l'improvisation. D'autant plus que l'improvisation est devenue, pour moi, comme une nécessité éthique. Ce que je dis est de l'ordre de ce que je peux "présenter" (*darstellen*) d'un cheminement présent : ce avec quoi, sans aide, sans arrière, le dos au mur, nous abordons l'autre, autrui, dans sa misère existentielle. »

16

« On sait très bien que c'est en expliquant quelque chose aux autres que l'on comprend »

Jean Oury, « Histoire, sous-jacence et archéologie »
Institutions, n° 20, mars 1997, « La fabrique du soin »

<http://www.revue-institutions.com/fiche-revue20.html>

« Par exemple Saint-Alban, quand j'y suis arrivé, je ne connaissais pas grand chose à la psychiatrie... Et Tosquelles m'a dit : "Tu fais les cours aux infirmiers." Et moi : "Des cours de quoi ?" C'est là qu'on constate que c'est en enseignant des choses qu'on ne sait pas qu'on les apprend le mieux. C'était des cours écrits par le Collectif Tosquelles, Bonnafé, Balvet, Chaurand et d'autres, des cours qu'ils avaient préparé depuis plusieurs années qu'ils avaient imprimé comme ça rapidement. Et c'est très intéressant de se rappeler que le premier cours aux infirmiers c'était sans citer le nom la distinction de Max Scheler, sur la sympathie et l'empathie. D'emblée, dans le premier cours : faire comprendre que le rapport à l'autre n'est pas de coller à l'autre, de coller et d'être dans la pitié ou les pleurs devant la misère du monde. Le rapport à l'autre, c'est non pas dans l'*Einfühlung*, mais dans la *Verstellung* (sic²), c'est-à-dire la sympathie. C'est-à-dire souffrir avec l'autre en gardant la distance justement pour être au plus proche. Tout était dit dans ce premier cours de ce qu'on a développé par la suite sur la dialectique du proche et du lointain. Ne pas se mélanger avec : c'est le minimum de l'approche thérapeutique de quelqu'un. Eh bien, c'était dit dans le premier cours et ça m'a appris ça tout de suite.

En 1947, je débarquais là-dedans et j'ai saisi que la meilleure méthode d'apprendre quelque chose c'est de l'enseigner aux autres. Je crois que Gadamer le dit, en reprenant Platon : tout savoir, toute connaissance, tout progrès est dialogal. En apprenant aux autres quelque chose qu'on ne sait pas bien oblige à tenir compte des autres et ça fait un échange, c'est dialectique. Il faut maintenir un va-et-vient permanent entre l'un et l'autre, et les autres. Et on voit bien que ça remet en question d'emblée l'absurdité de la hiérarchie. D'ailleurs, je suis toujours resté fidèle à cela : quand j'arrive au Séminaire à Sainte-Anne, je ne sais rien, je ne sais pas ce que je vais dire. Les gens croient que c'est une coquetterie mais c'est vrai, je ne sais rien, c'est le vide complet. Je suis surpris parfois du ton que ça prend. C'est ce qui compte : que les gens sentent justement ma propre surprise. »

²Faut-il lire *Verstehung* (*Vestehen* = comprendre), terme que Jean Oury emploie souvent pour traduire l'allemand 'Sympathie'

Alors... (5)

17

« Ce serait peut-être bien de re-préciser, de démystifier... Alors !... »

empathie, sympathie (Scheler)

18

« Il y avait un livre de Max Scheler ! [...] il est peut-être un peu vieux : il est de 1916 ! Ça s'appelle *Le sens de la souffrance*... Et puis, une des premières démarches sur le plan de la psychiatrie, c'est la différence amenée par Max Scheler et beaucoup d'autres, entre sympathie et empathie... »

Sur Max **Scheler**,
empathie/sympathie/Verstehen
cf. l'ensemble des prises de notes,
notamment : mars 2008 et
septembre 2008 pour un extrait de
Nature et formes de la sympathie.

Écoutez ! (1'47")

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_100916empathie.m4a

Pour d'autres points de vue :

Bruno Frère, « **Max Scheler et la phénoménologie française** »
<http://orbi.ulg.ac.be/bitstream/2268/17795/1/Max%20Scheler%20et%20la%20ph%C3%A9nom%C3%A9nologie%20fran%C3%A7aise.pdf>

C. Boulanger, C. Lançon, « **L'empathie : réflexion sur un concept** »,
Annales Médico Psychologiques 164 (2006) 497-505.
http://www.psychiatre-marseille.fr/PSYCHIATRIE_MARSEILLE/Fiche_personnelle_files/ARTICLE%20AMP.pdf

groupes (Bion, Szondi)

19

« J'avais lu la thèse d'un assistant de Schotte, Michel Legrand, sur l'épistémologie... entre le Rorschach, le Szondi, etc... que je trouvais assez astucieux... Alors, j'ai fait une intervention pour soutenir, faire discuter Michel Legrand. Et puis, en disant quand même : ça serait peut-être bien de faire le rapprochement entre les "petits groupes" de Bion et le "tableau de Szondi" [...] codifié extraordinairement par notre copain Jacques Schotte[...] À mon avis, c'était pas mal... Mais ça n'a pas eu de suite et c'est pour ça que j'en parle... »

Henri Maldiney, Jean Oury,
in Jean Oury « incidence du Szondi sur la thérapie institutionnelle »
(Cerisy, 1977)
Onze heures du soir à La Borde, Galilée, 1980, p. 230-231.

« **Henry Maldiney**

Dans la constitution de votre nouvelle république ouryenne de Platon, où l'individu est perçu et rencontré dans son agrandissement à travers un groupe, le système de Szondi joue effectivement le rôle de médiateur, dans la mesure où à la pluralité des ancêtres correspond la pluralité des données partielles destinales en chacun. C'est pourquoi, ma comparaison avec la *République* de Platon est juste : élever l'âme à la grandeur de l'État pour pouvoir mieux la voir. Cette complexité a été toujours aperçue dans le premier texte d'Esquirol, il se représente lui, toujours comme il était dans l'hôpital, et au milieu de cette population à laquelle il ne comprend rien, il essaie de s'y retrouver. C'est là qu'il dit : je retrouve toutes les passions humaines qui sont en dehors, exacerbées. Et quand il dit les "passions", il entend bien le pathos, ce qui fait que, si Foucault avait terminé sa première histoire de la folie en intégrant Esquirol, il aurait dû changer de langage par rapport à celui qu'il avait tenu à propos de Pinel. Car ce n'est pas de l'enfermement : Esquirol a essayé de comprendre à partir de tout le monde. Et c'est là que le système szondien, qui s'applique aussi bien à tout le monde, pourrait servir de médiateur à votre bâtir. Ce qui me frappe dans votre tableau, c'est que les groupes qui forment un groupe, sont des groupes entrelacés. Je souhaitais que vous nous disiez, rapidement, comment ces groupes se sont constitués spontanément, car ils n'ont pu le faire qu'à partir d'un travail préalable d'incitation, qui pressent...

Jean Oury

Le groupe Travail n'est possible que s'il y a continuité et des conditions spatio-temporelles bien définies ; ce groupe, en effet, assure une sorte de recherche dont la variété est immense. Ce qui compte, pour s'y repérer, ce sont — ce sur quoi insiste beaucoup Tosquelles — *les signes de passage d'un groupe à l'autre*. Il faut donc tenir compte, — par exemple, si le groupe de travail est thérapeutique avec pour motivation le psychodrame, etc. — que dans une collectivité il y a des gens qui n'en feront pas partie ; qu'à côté du groupe de travail se développeront des sous-groupes réactifs qui sont des lieux d'acting out. Autrement dit, l'introduction dans une collectivité d'une certaine hypothèse de travail modifie l'ensemble de la structure, sur un mode gestaltiste. Il suffit de mettre en valeur de façon prégnante quelque chose, pour qu'il y ait un remaniement absolu des "figures-fonds" de l'ensemble du collectif. Ce groupe de travail peut répertorier les types de réunion (expression, information, décision...). On peut aussi parler de groupe dont la dimension essentielle est performative, par opposition à d'autres groupes, plus sémiologiques. »

histoires de malades (Freud)

20

« ... ce que je raconte... il y en a trente à quarante mille des petits romans comme celui-là.

C'est un peu comme Freud qui disait à propos des *Cinq psychanalyses* : ce sont des romans.

Ce sont comme des petits romans de l'existence, avec tout ce qui se passe d'épouvantable, d'imprévisible, [...] »

Sigmund Freud, Études sur l'hystérie (1895), chapitre II, « Histoires de malades », E. Mademoiselle Elisabeth v. R....

Puf, traduction A. Berman 1956, 2002, p. 127-128.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C3%89tudes_sur_l'hyst%C3%A9rie

« Analyse critique.

Je n'ai pas toujours été psychothérapeute. Comme d'autres neurologues, je fus habitué à m'en référer aux diagnostics locaux et à établir des pronostics en me servant de l'électrothérapie, c'est pourquoi je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent

pour ainsi dire pas ce cachet sérieux, propres aux écrits des savants. Je m'en console en me disant que cet état de choses est évidemment attribuable à la nature même du sujet traité et non à mon choix personnel. Le diagnostic par localisation, les réactions électriques, importent peu lorsqu'il s'agit d'étudier l'hystérie, tandis qu'un exposé détaillé des processus psychiques, comme celui que l'on a coutume de trouver chez les romanciers, me permet, en n'employant qu'un petit nombre de formules psychologiques, d'acquérir quelques notions du déroulement d'une hystérie. Ces sortes d'observations doivent être jugées comme celles d'ordre psychiatrique, mais présentent sur elles un avantage : le rapport étroit qui existe entre l'histoire de la maladie et les symptômes morbides, rapport que nous rechercherons vainement dans les biographies d'autres psychoses. Et cela ne cesse de me faire à moi-même une impression singulière de voir que les histoires de malades que j'écris se lisent comme des nouvelles et sont pour ainsi dire privées de l'empreinte de sérieux de la scientificité . »

Traduction (collectif) dans les Œuvres complètes, tome II, p. 182 .

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._II_1893-1895

« Épicrise.

Je n'ai pas toujours été psychothérapeute, mais comme d'autres neuropathologistes j'ai été formé aux diagnostics locaux et au pronostic électrique, et cela ne cesse de me faire à moi-même une impression singulière de voir que les histoires de malades que j'écris se lisent comme des nouvelles (*Novellen*) et sont pour ainsi dire privées de l'empreinte de sérieux de la scientificité. Je dois me consoler en me disant que c'est évidemment la nature de l'objet qui doit être rendue responsable de ce résultat, bien plus que mes prédilections ; en effet, le diagnostic local et les réactions électriques n'entrent pas en ligne de compte dans l'étude de l'hystérie, alors qu'une présentation approfondie des processus animiques, comme on a l'habitude d'en trouver chez le poète (*Dichter*), me permet, en appliquant quelques formules psychologiques, d'y voir malgré tout à peu près clair dans le déroulement d'une hystérie. De telles histoires de malades doivent être jugées comme des histoires psychiatriques, mais elles ont sur ces dernières un avantage, à savoir la relation intime entre l'histoire de souffrance (*Leidensgeschichte*) et les symptômes de la maladie, celle-là même que nous cherchons encore en vain dans les biographies d'autres psychoses. »

Sigmund **Freud**, *Cinq psychanalyses*,
Préface (1924), Puf, 2008

http://www.puf.com/wiki/Quadriges:Cinq_psychanalyses

« La publication de mes histoires de malades reste pour moi une tâche difficile à résoudre. [...] (p. 27)

Je sais qu'il y a de nombreux médecins — dans cette ville du moins — qui vont lire — ce qui est assez dégoûtant — cette histoire de malade non comme une contribution à la psychopathologie de la névrose, mais comme un roman à clés destiné à leur divertissement. Je puis assurer cette catégorie de lecteurs que toutes les histoires de malades que je pourrais éventuellement communiquer plus tard seront protégées de leur perspicacité par les mêmes garanties du secret, même si cette résolution doit restreindre considérablement le matériel dont je puis disposer.[...] (p. 29)

Étant donné l'incomplétude de mes résultats analytiques, il ne me restait plus qu'à suivre l'exemple de ces chercheurs qui sont assez heureux pour amener au jour, en les tirant d'un long enfouissement, les restes inestimables, quoique mutilés, de l'Antiquité. J'ai complété ce qui était incomplet d'après les meilleurs modèles que d'autres analyses m'avaient fait connaître, mais, ainsi que le fait un archéologue consciencieux, dans chaque cas je n'ai pas manqué d'indiquer où ma construction se raccorde à ce qui est authentique. [...] (p. 32)

Il est une troisième sorte d'incomplétude dans ce compte-rendu dont ne sont responsables ni le malade ni l'auteur. Il va de soi, au contraire, qu'une seule histoire de malade, même si elle était complète et ne donnait pas prise au doute, ne peut répondre à toutes les questions que soulève le problème de l'hystérie. [...] De plus, celui qui n'a pas voulu croire jusqu'ici à la validité générale et sans exception de l'étiologie psycho-sexuelle de l'hystérie n'arrivera guère à cette conviction en prenant connaissance d'une histoire de malade ; il fera mieux de différer son jugement jusqu'à ce qu'il ait acquis par son propre travail le droit d'avoir une conviction. » (p. 33)

le polydimensionnel (Tosquelles)

21

« ... Or, cette dimension que Tosquelles appelait “polydimensionnel”. Quand on voit quelqu'un , il faut ... en même temps, c'est une rencontre. C'est une véritable rencontre... Alors, on peut y aller : tuchè, lekton, les Stoïciens. C'est vrai, il y a tout ça. Et c'est justement en traitant à ce niveau-là qu'on peut faire... Ce qu'il en est du diagnostic... si on ne fait pas de diagnostic : mais à quoi on sert ? »

22

« C'est-à-dire de tenir compte de toute une multitude de facteurs, en sachant que parmi ces facteurs, il y en a un qui est plus prégnant que les autres, sur lequel on peut peut-être agir, tout en sachant que quinze jours après ce sera peut-être différent. »

séméiologie des groupes (Tosquelles)

23

« Il faudrait reparler des groupes. »

François **Tosquelles**, « Séméiologie des groupes » (1961),
De la personne au groupe. À propos des équipes de soin,
Érès, 1995, p. 192-193.

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1240>

« Ainsi, nous examinerons successivement :

A. La perspective du jeu des groupes en tant que lieu, occasion ou outil de certaines défenses du moi. La séméiologie des rapports du malade avec les groupes qu'il trouve ou qu'il contribue à établir dans le service a, dans cette perspective, un sens en rapport avec la “résistance” dans le sens analytique du mot. Le groupe est vécu ici parfois comme l'appareil externe “du refuge dans la maladie”, parfois il devient un véritable blindage et une masse de manœuvre de l'opposition active au processus de guérison possible. Bref, il s'agit ici de la mise en œuvre du jeu des groupes, soit qu'ils participent normalement à la structuration des formations caractérologiques, soit qu'ils définissent passivement le lieu du

refoulement. Dans un schéma grossier, on peut dire qu'ici le groupe représente les instances du Surmoi et que le jeu séméiologique que nous constatons chez le malade est celui des façons ou des styles de sodomiser le Surmoi, ou bien de se laisser sodomiser par lui.

B. La deuxième perspective du jeu des groupes à laquelle nous avons affaire, est celle de l'utilisation du groupe en tant que spectateur. Le groupe joue alors pour le malade le rôle d'un miroir magique à qui est demandé la réalisation imaginaire des désirs de chacun. Il devient le lieu privilégié où l'on attend que le moi idéal, et plus exceptionnellement l'idéal du moi, prenne forme. On verra ici entrer en jeu les mécanismes de séduction dans le comportement des malades dits pervers, paranoïaques, hystériques et hypocondriaques. La séméiologie que nous pouvons recueillir à ces occasions est celles des frustrations ou de la non-satisfaction des désirs.

C. Les groupes thérapeutiques artificiellement constitués à la demande du médecin ou des soignants (évoluant sous leurs yeux) doivent être envisagés et ponctués séméiologiquement aussi sous une autre perspective : celle de leur propre dynamisme constituant et désintégrant. Sous cet angle, on trouve que les malades jouent dans le groupe l'écho des mécanismes d'intégration et de désintégration, de participation et d'isolement du moi ; ceux de l'acquisition ou de la désarticulation de la personnalité ; les rejets, les introjections et les projections qui en constituent ses premières formes. Par là on peut saisir dans leur propre dynamisme — et les infléchir thérapeutiquement — ces mécanismes de base de l'unité du moi dont le rôle dans les faits psychiatriques n'est plus à souligner.

D. Nous poursuivons notre exposé à l'aide d'une observation où l'on pourra saisir la constitution d'un certain type de groupe qui naît et évolue de l'œuvre spontanée des malades dans les institutions thérapeutiques du type de Saint-Alban. Dans ce cas, le sens du groupe est relatif à l'activité préférentielle et à l'intérêt pratique montré par le médecin pour certains malades. Cet exemple clinique nous semble particulièrement intéressant parce que a priori on peut supposer qu'il s'en constitue de la sorte, sur le même modèle, dans n'importe quel hôpital psychiatrique. Il va sans dire que ces groupes spontanés n'ont rien de commun avec les groupes de "thérapeutique de groupe" ou de "thérapeutique institutionnelle" organisés sur l'initiative du médecin. Ils représentent plutôt sa contrepartie, en acting-out, sous la forme d'un nouveau groupe, en quelque sorte réactif à la position préférentielle choisie justement par le médecin. De tels choix dans les activités du médecin arrivent tout naturellement dans tous les hôpitaux psychiatriques en dehors du fait privilégié des psychothérapies de groupe. Probablement des groupes de malades réagissent d'une façon parallèle aux choix des médecins lorsqu'ils désignent tels

malades pour l'insuline ou pour une excursion. Il serait primaire de se satisfaire à ce sujet avec des explications d'une psychologie des sentiments, à l'occasion la jalousie. Au fond les cas à considérer dans ces groupes spontanés-réactifs ne sont qu'une variante des groupes envisagés plus haut, notamment ceux du type B. Toutefois la frustration ou la non-satisfaction des désirs s'y placent d'emblée en surface sur un plan apparemment plus actuel et en relation directe avec le médecin. La lecture de leur sens dans la grille des désirs insatisfaits ne saurait cependant épuiser sa problématique.

E. Finalement (et encore seulement à titre d'exemple, ni suffisamment détaillé ni prétendant à aucune systématisation), nous envisageons volontiers quelques transformations que subissent certains symptômes classiques dans les situations de groupe. Sans trop nous attarder à cette dernière analyse, nous en concluons que sa portée est limitée, tant son inspiration classiquement "séméiologique" découle de la préexistence de tableaux nosographiques et des conceptions "chosistes" de la maladie. Je veux dire que cette éventualité révèle une conception de l'homme qui fait de l'individualité psychologique une chose en elle-même, en dehors des rapports de groupe. D'après la conception qui sert de base à une telle séméiologie, les rapports de groupe auraient tout au plus la valeur fonctionnelle d'une machine où un esprit pré-existant aurait l'occasion de s'exercer. Ce n'est pas bien entendu l'hypothèse de base qui fonde notre démarche.

Avant d'entreprendre l'esquisse de la systématique séméiologique, il faudrait se rappeler que, dans un même groupe, et chez le même malade dans divers groupes, la signification vécue du groupe change. Ce qui oblige du même coup à changer notre point de référence séméiologique. Ces transformations du sens du groupe sont d'ailleurs souhaitable du point de vue thérapeutique. Ce qui est indispensable; c'est que le thérapeute, en changeant lui-même son modèle séméiologique, le sache et que son avidité "séméiologique" ne se convertisse pas en fourre-tout. »

24

« Comment organiser un système où il y ait une possibilité, un coefficient d'ouverture, de liberté, mais qui ne soit pas n'importe quoi ? »

Jean Oury, *Les séminaires de La Borde (1996-1997), Champ social, 1998, p. 162-163.*

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=470>

« Qu'est-ce qui est en question dans l'existence de quelqu'un ? C'est qu'il puisse y avoir peut-être à un certain moment — qu'on soit psychopathe, psychotique, normopathe — une possibilité d'ouverture, qu'il y ait de l'ouvert. C'est à partir de ce que je reprends de Maldiney mais qu'on oppose à l'être dans des réflexions de théologiens irlandais à propos de Heidegger, les différentes formes de possible, et en particulier tout le développement sur la "possibilisation". Qu'est-ce qui est nécessaire pour qu'il y ait possibilisation ? C'est-à-dire qu'il y ait du possible qui puisse se réaliser (parce qu'il y a du possible souvent complètement gelé, un peu comme les paroles de Rabelais. Mais suivant la saison, il peut se faire qu'il y ait une sorte de dégel des possibles gelés). Et ça nécessite une structure énorme des "ça-va-pas-de-soi". C'est-à-dire une prise en charge dans une relation psychothérapique où il y ait de la possibilisation. Mais si on regarde bien, qu'est-ce qui permet la possibilisation ? C'est justement une réflexion sur les différentes négativités. » (22 février 1997)

25

« ... Autrement dit : est-ce qu'on peut obliger les gens à avoir de l'initiative ?... »

Jean Oury, « *Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles* », *VST, 2007/3, n° 95.*

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-p-110.htm>

« Mais pour pouvoir obtenir ce niveau d'élaboration, un énorme travail sur la collectivité est indispensable : travail de gestion, de critique des statuts, de reconnaissance des véritables fonctions thérapeutiques, du partage des responsabilités, des initiatives ; fonction diacritique généralisée qui permet à chacun, quel que soit son statut, de s'exprimer sans aucune réticence dans ces petits groupes précaires. Il faut bien dire que dans le contexte social actuel, une telle organisation est difficile à obtenir : il y a toujours délégation de responsabilités

sur d'autres, du fait que le statut reste "collé" à la personne. D'autre part, il est évident que la "constellation" ne peut fonctionner de façon efficace que si elle représente une sorte d'isomorphisme de ce qui est en question. Il faut que chacun puisse avoir une capacité concrète d'initiative, de responsabilité, et puisse en même temps tenir compte des autres. Les structures traditionnelles d'hospitalisation, ou de prise en charge dans le secteur, ou dans toute "structure intermédiaire", n'ont pas résolu cette qualité gestionnaire de travail. » (p. 119-120)

« Autrement dit, pour qu'une collectivité puisse fonctionner d'une façon à peu près efficace et ne développe pas une pathoplastie trop lourde, il est nécessaire qu'il y ait une analyse permanente de tous ces facteurs, lesquels sont des facteurs d'aliénation. Cette fonction analytique collective fait partie de ce que j'ai appelé "le collectif" : sorte de "machine abstraite", dont la fonction diacritique ne peut fonctionner qu'à partir de ces éléments : un club, des "tiers régulateurs" et une quantité "d'ouverts". Ce "collectif" produit la possibilité de sauvegarder un certain degré de liberté, d'initiative, donc de rencontres, mais en même temps "d'événements". On produit des événements. Même les plus petites choses qui se passent dans l'existence peuvent devenir "événement" pour quelqu'un qui est en déréliction, l'événement pouvant alors, par la traduction qu'on en donne, être utilisé par le sujet pour acquérir une singularité efficace. "Efficace", au sens où elle peut créer, dans et par ce filet institutionnel, des échanges, des rencontres... Ce qui permettra à chacun, s'il y a tous ces systèmes de réseaux transférentiels, de pouvoir, par moments, accéder à une réémergence de soi. » (p. 123)

Alors... (6)

le semblant (Lacan)

26

« Le semblant, c'est l'agent du discours. C'est l'agent de la structure. C'est la fonction inchoative qui fait qu'il y a un efficace dans ce qui est disposé, c'est-à-dire dans la position même... Quelle place j'ai vis-à-vis... et du cuisinier, et de la "bonne femme" ou de la boulangère ou de la femme de la chorale ? Quelle place j'ai ? »

Jacques **Lacan**, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971),
Séminaire XVIII, Seuil, 2006

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020902199>

<http://staferla.free.fr>

(13 janvier 1971)

« Quand quelqu'un à l'époque, cette époque héroïque où je commençai de déchiffrer le terrain de l'analyse, vint contribuer au déchiffrement de la *Verneinung* en commentant Freud lettre à lettre, il s'aperçut fort bien — car Freud le dit en toutes lettres — que la *Bejahung* ne comporte qu'un jugement d'attribution. En cela, Freud marque une finesse et une compétence tout à fait exceptionnelles à l'époque où il écrit, car seuls quelques logiciens de diffusion modeste pouvaient alors l'avoir souligné. Le jugement d'attribution ne préjuge en rien de l'existence, tandis que la seule position d'une *Verneinung* implique l'existence de quelque chose qui est très précisément ce qui est nié. *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, pose que le discours, comme je viens de l'énoncer, est du semblant.

Le grand avantage de le poser ainsi, c'est qu'on ne dit pas du semblant *de quoi*. Or, c'est là ce autour de quoi je propose d'avancer nos énoncés, c'est à savoir — de quoi s'agit-il là où *ce ne serait pas du semblant* ?

Bien sûr, le terrain est préparé d'un pas singulier quoique timide, qui est celui que Freud a fait dans *l'Au-delà du principe du plaisir*. [...] » (p. 19)

« Et qu'introduit de nouveau ce que j'appellerai l'hypothèse freudienne ? Sous une forme extraordinairement prudente, mais tout de même syllogistique, c'est ceci. Si nous appelons principe du plaisir ceci que, de par son comportement, le vivant revient toujours au niveau de l'excitation minimale, et que ce principe règle son économie, et s'il s'avère que la répétition s'exerce de façon telle que soit sans cesse ramenée une jouissance dangereuse, qui outrepassé l'excitation minimale, est-il possible — Freud énonce la question sous cette forme — qu'il soit pensé que la vie, prise elle-même dans son cycle — c'est une nouveauté au regard de ce monde qui ne la comporte pas universellement —, comporte cette possibilité de répétition, qui serait le retour à ce monde en tant qu'il est semblant ? [...] »

Ce qui est conçu comme jouissance ne comporte de soi, en principe, d'autre limite que ce point de tangence inférieur que nous appellerons *suprême*, en donnant son sens propre à ce mot qui veut dire le point le plus bas d'une limite supérieure, de même qu'*infime* est le point le plus haut d'une limite inférieure.

Ce point mortel est dès lors conçu, sans que Freud le souligne, comme une caractéristique de la vie. Mais à la vérité, ce à quoi on ne songe pas, c'est qu'on confond ainsi la mort et ce qu'il en est de la non-vie, qui est loin, fichtre, de ne pas remuer. Le silence éternel des espaces infinis qui sidérait Pascal, ils parlent, ils

chantent, ils remuent maintenant de toutes les façons à nos regards. Le monde dit inanimé n'est pas la mort. Le mort est un point, un point terme, de quoi ? — de la jouissance de la vie.

C'est très précisément ce qui est introduit par l'énoncé freudien que nous qualifions de l'hyperhédonisme, si je puis m'exprimer de cette façon. Qui ne voit que l'économie, même celle dite de la nature, est toujours un fait de discours, celui-là ne peut saisir que ceci indique qu'il ne saurait s'agir ici de la jouissance qu'en tant qu'elle est elle-même, non seulement fait, mais effet de discours. [...]

Le discours de l'inconscient est une émergence, c'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant. Qu'il existât jusque-là comme enseigne, c'est bien en quoi je vous l'ai mis au principe du semblant.

Mais les conséquences de son émergence, c'est cela qui doit être introduit pour que quelque chose change — qui ne peut pas changer, car ce n'est pas possible.

C'est au contraire de ce qu'un discours se centre de son effet comme impossible qu'il aurait quelque chance d'être un discours qui ne serait pas du semblant. »

(p. 20-21)

(20 janvier 1971)

« Un discours se supporte de quatre places privilégiées, parmi lesquelles une d'entre elles précisément restait innommée, justement celle qui, par la fonction de son occupant, donne le tire de chacun de ses discours. C'est quand le signifiant maître est à une certaine place que je parle du discours du maître. Quand un certain savoir l'occupe, je parle du discours de l'Université. Quand le sujet dans sa division, fondatrice de l'inconscient, y est en place, je parle du discours de l'hystérique. Enfin, quand le plus-de-jouir l'occupe, je parle du discours de l'analyste.

Cette place en quelque sorte sensible, celle d'en haut à gauche, pour ceux qui ont été là et qui s'en souviennent encore, cette place qui est ici occupée dans le discours du maître par le signifiant en tant que maître, S1, cette place non désignée encore, je la désigne de son nom, du nom qu'elle mérite. C'est très précisément la place du semblant. » (p. 25)

« ... comme je l'ai bien accentué la dernière fois, tout ce qui peut arriver de nouveau et qu'on appelle révolutionnaire — j'insiste sur le tempérament qu'il convient d'y mettre — ne peut constituer qu'en un déplacement du discours.

Pour faire image — mais à quelle sorte de crétinisation l'image ne peut-elle conduire —, je voudrais représenter chacune de ses places par quatre godets, qui auraient chacun leur nom. Dans ces godets glisse un certain nombre de termes, nommément ceux que j'ai distingué de S1, le signifiant maître, S2, qui, au point où

nous en sommes, constitue un certain corps de savoir, le petit *a*, en tant qu'il est directement conséquence du discours du maître, le *\$*, qui occupe dans le discours du maître la place dont nous allons parler aujourd'hui, et que j'ai déjà nommée, la place de la vérité.

La vérité n'est pas le contraire du semblant. La vérité est cette dimension, ou *demension* — si vous me permettez de faire un nouveau mot pour désigner ces godets — qui est strictement corrélatrice de celle du semblant. La demension de la vérité supporte celle du semblant. » (p. 26.) (à suivre...)

27

« Est-ce que j'ai une place stéréotypée... de Mr le Dr Machin... Mr le professeur Ducon ? ... C'est pas forcément "copain" !... une position de respect de l'autre ! [...] On est au niveau d'une mise en question de l'éthique qu'il ne faut pas confondre avec la morale »

la position analytique pure par excellence

28

« C'est un travail ... on ne doit même pas réfléchir ! ... c'est *l'instant de voir*,... comme ça, *Praecox gefühl* comme dit Rümke. [...] C'est la même logique polydimensionnelle, tenir compte d'une quantité... du contexte... comment ça se présente... Et ça, paradoxalement, c'est la position analytique pure par excellence ! Ça peut sembler bizarre... Qu'en est-il — à ce moment-là il faudra entrer dans le détail, si on peut parler du *Semblant* — qu'en est-il, de ce qu'on va appeler le concept de transfert ?... Parce qu'il n'y a que ça ! »

29

« Le transfert, c'est ce qui va permettre, justement, de mettre en place un structure. Quelle position ai-je vis à vis de l'autre ? Je reprends souvent cette phrase, dans le séminaire de Lacan sur le transfert, de 1960-61 : le transfert, c'est une création *ex nihilo*... la répétition, c'est toujours nouveau... c'est pas un ressassement ...

c'est de l'*ouvert*.

Le transfert, c'est une création *ex nihilo*, c'est-à-dire à partir de rien ! C'est pas à partir d'une histoire ! C'est... comme ça !

Jacques **Lacan**, *Le Transfert (1960-61), Séminaire VIII, 16 novembre 1960.*

<http://stoferla.free.fr>

« Commençons donc... au commencement,³ chacun m'impute de me référer à quelque paraphrase de la formule : "Au commencement était le Verbe", "Im Anfang war die Tat"⁴ dit un autre, et pour un troisième, d'abord (c'est-à-dire au commencement du monde humain), d'abord était la *praxis*. Voilà trois énoncés qui sont en apparence incompatibles.

À la vérité, ce qui importe du lieu où nous sommes pour en trancher, c'est-à-dire de l'expérience analytique, ce qui importe n'est point leur valeur d'énoncé, mais si je puis dire leur valeur d'énonciation, ou encore d'annonce, je veux dire ce en quoi ils font apparaître l'*ex nihilo* propre à toute création et en montrent la liaison intime avec l'évocation de la parole. À ce niveau, tous évidemment manifestent qu'ils rentrent dans le premier énoncé : "Au commencement était le Verbe". Si j'évoque ceci, c'est pour en différencier ce que je dis, ce point d'où je vais partir pour affronter ce terme plus opaque, ce noyau de notre expérience qu'est le transfert.

Jacques **Lacan**,

Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), Séminaire XI, Seuil, 1973, Points essais, 1990, p. 72.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020027618>

« Pas plus que dans Kierkegaard, il ne s'agit dans Freud d'aucune répétition qui s'assoie dans le naturel, d'aucun retour du besoin. Le retour du visé à la consommation mise au service de l'appétit. La répétition demande du nouveau. Elle se tourne vers le ludique qui fait de ce nouveau sa dimension — cela, Freud nous le dit aussi dans le texte du chapitre dont je vous ai donné la référence la dernière fois⁵.

³ Variantes envisagées : Commençons donc : « Au commencement... chacun »... Commençons donc au commencement. Chacun...

⁴ (Goethe, Faust, I, 3) repris par Freud à la fin de *Totem et Tabou*. (Tat = action)

⁵ *Au-delà du principe de plaisir*, chap.V.

Tout ce qui , dans la répétition, se varie, se module, n'est qu'aliénation de son sens. L'adulte, voire l'enfant plus avancé, exigent dans leurs activités, dans le jeu, du nouveau. Mais ce glissement voile ce qui est le vrai secret du ludique, à savoir la diversité plus radicale que constitue la répétition elle-même. Voyez-la chez l'enfant, dans son premier mouvement, au moment où il se forme comme être humain, se manifester comme exigence que le conte soit toujours le même, que sa réalisation racontée soit ritualisée, c'est-à-dire textuellement la même. Cette exigence d'une consistance distincte des détails de son récit signifie que la réalisation du signifiant ne pourra jamais être assez soigneuse dans sa mémorisation pour atteindre à désigner la primauté de la signifiante comme telle. C'est donc s'en évader, en apparence, que de la développer en variant les significations. Cette variation fait oublier la visée de la signifiante en transformant son acte en jeu, et en lui donnant des décharges bienheureuses au regard du principe de plaisir. » (12 février 1964)

... Et fin de compte, je crois que c'est l'entrée dans *l'équation de l'efficace*. C'est-à-dire : s'il n'y a pas, on peut dire, un "porteur logique" de cette position... et le porteur logique, c'est le *semblant*. On reparlera, je crois que ça vaudrait le coup, une prochaine fois du semblant ... ça me... consolera.... »

Écoutez ! (59")

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_100916semblant.m4a

parler, projet

30

« Maintenant, au point où l'on en est et avec ce qui se passe... Il faudra peut-être refaire non pas un GTPSI, mais je vais demander à quelques copains de se réunir pour voir si ça peut tenir encore... »

31

« Je pense que dans *Alors* il y a toute cette épaisseur d'histoire. Alors... ce n'est pas quelque chose d'abstrait. Une épaisseur d'histoire dans laquelle pour pouvoir mieux argumenter, ce serait bien tout de même de mettre en question le semblant. C'est une façon d'entrer dans le problème des rapports entre l'institutionnel et les groupes. »

Jean Oury, « **Groupes et psychose** »
Institutions, n° 10, mars 1992, « les groupes »
<http://www.revue-institutions.com/fiche-revue10.html>

Peut-on préciser quel type de logique est dominant dans un groupe pour que ce groupe soit efficace ? Bion se réfère à une logique "psychotique" ; c'est précieux mais un peu approximatif. Il serait important de se référer à une logique qui tienne compte à la fois, sans contradiction, et du groupe et de chaque personne dans sa singularité. Il y a deux ans, lors du Séminaire à Sainte-Anne, j'avais proposé comme étant la plus adéquate, la plus proche de notre pratique des groupes, la "logique du vague", développée par Ch. S. Pierce dans la sémiotique "signifique", en opposition avec la "logique du général". La logique du vague appréhende au plus près le concret de la réalité du groupe et des relations internes au groupe. Elle permet ainsi d'articuler les problèmes de la singularité de chacun des participants. Elle s'oppose - comme la logique du général - aux logiques "obsessionnelles" de la totalisation. Ce qui les caractérise l'une et l'autre, c'est qu'elles s'articulent dans une indéterminité plurielle. La logique du général, proche des notions de dénotatif et d'"extension", n'obéit pas au principe du tiers exclu, tandis que la logique du vague, proche des notions d'"intention" et de connotatif, de contexte, n'obéit pas au principe de noncontradiction, ce qui la rapproche de la logique des phénomènes inconscients. On constate ainsi que cette logique du vague est ce qui est au plus proche du déchiffrement du sens (par opposition à la signification). Le sens ne prend valeur que du contexte, de même que les phénomènes de groupes. Je voulais souligner ici quelques notations logiques - qui demandent bien sûr à être développées - pour mieux situer une approche sémiotique concrète de ce qui nous intéresse dans les groupes en tant que porteurs de vecteurs thérapeutiques. D'autre part, un des avatars de ces phénomènes de groupes, c'est de se refermer sur soi. »